**Odile Parsis-Barubé, *La Province antiquaire.
L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)***

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1866>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1866

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 374-375

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Odile Parsis-Barubé, *La Province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)* », *Studi Francesi* [En ligne], 173 (LVIII | II) | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1866> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1866>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Odile Parsis-Barubé, *La Province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

ODILE PARSIS-BARUBÉ, *La Province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2011, pp. 347.

- 1 Ce mémoire principal d'un dossier pour l'habilitation à la direction de recherches – *L'invention de la couleur locale. Érudition, génie des lieux et sens du pittoresque (milieu XVIII^e-milieu XIX^e siècle)* – est le résultat d'une investigation qui n'a négligé aucun des cantons de l'espace antiquaire du premier XIX^e siècle. Le lecteur y trouvera une histoire de la fortune de l'antiquarisme et de la sensibilité patrimoniale dans leurs différents moments, d'abord la période 1800-1830, où l'on voit sa forme provinciale contribuer à l'invention de l'histoire locale en édifiant une statistique historique et archéologique de la France, puis la période 1830-1860, âge d'or d'une institutionnalisation en d'innombrables sociétés savantes, animées par des amateurs passionnés qui étaient le plus souvent de petits notables.
- 2 Dans la première partie – «Le réveil historique de la province (1800-1830)», pp. 21-150 –, sont évoqués la reconstitution de l'armature académique provinciale menée par le Directoire, puis le développement de la science statistique sous le Consulat et l'Empire, dans le but d'inventorier rationnellement les richesses économiques de chaque département. Bien que cette littérature descriptive n'ait pas eu pour objet la matière historique et archéologique, l'antiquaire va connaître, à partir de 1817 et grâce à l'Académie des inscriptions, une nouvelle légitimité en contribuant à une enquête ethnographique, historique et archéologique dont Odile Parsis-Barubé reconstitue les

étapes, du lancement de l'Académie celtique en 1807 à la fondation en 1824 de la première et provinciale Société des antiquaires de Normandie (pp. 55-113). C'est sous la Restauration que s'institutionnalise l'antiquarisme provincial, représenté par deux personnalités bien connues qui deviendront après 1830 des références en matière d'archéologie régionale: Alexandre Du Mège, pionnier qui poussa la mystification bien plus loin qu'il n'est dit, et le méthodique Arcisse de Caumont qui passe à juste titre pour le fondateur de l'archéologie française. Le chapitre sur «L'invention de la province pittoresque et romantique» (pp. 115-150) révèle les rapports entre le voyage «pittoresque et romantique», à l'opposé de l'écriture statisticienne puisqu'il mêle quête du passé et recherche de soi, et l'antiquarisme. Ce type de voyage a procédé à une réinvention romantique de la province, laquelle l'emporte le plus souvent sur le département. Visée poétique revendiquée dans l'entreprise de Nodier, Taylor et Cailleux qui prennent leurs distances avec la démarche savante; mais du volume consacré à la Normandie (1820) à celui consacré à la Franche-Comté (1825), on s'aperçoit que le «parcours sentimental» tend à devenir un «itinéraire de l'antiquaire et de l'historien», comme le dit Nodier. Les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* ont d'ailleurs reçu l'aide des antiquaires et savants provinciaux, ainsi que celle d'érudits originaires de la province; ils ont pu aussi, mais cela reste à démontrer, stimuler la recherche sur l'histoire des provinces. La période 1820-1830, alors que la vogue du voyage pittoresque se répand, voit émerger un néo-provincialisme antiquaire dont sont analysés les exemples caractéristiques de l'Alsace et de la Normandie, les recherches alsatiques ayant peut-être influencé l'antiquarisme normand (pp. 140-145). Avec la Société des antiquaires de Normandie, on peut parler d'«engagement provincialiste». Odile Parsis-Barubé expose clairement les convictions et la tactique de Caumont face à la politique mise en place par Guizot (pp. 146-150), une tactique virant à la dissidence quand il comprit en 1831 qu'il ne serait pas inspecteur général des monuments historiques.

- 3 La deuxième partie – «L'âge d'or de l'antiquarisme provincial (1830-1860)», pp. 153-280 – est d'abord une analyse des rapports et des réactions de cet antiquarisme face au centralisme culturel mis en place par la monarchie de Juillet qui se préoccupe d'historiographie nationale (création de la Société de l'histoire de France en 1833) et procède à l'inventaire des fonds départementaux d'archives. Amplifiées par la propagation du modèle de la société d'antiquaires qui va jouer un rôle décisif dans l'inventaire monumental et historique de la France, ces réactions témoignent d'une forte résistance au centralisme parisien. C'est Caumont qui l'organise en créant la Société française pour la conservation et la description des monuments historiques (1833-1834), dans le but de «doubler» l'Inspection générale des monuments historiques, qu'à son tour le ministre de l'Intérieur concurrencera en créant la Commission des monuments historiques en 1837. Caumont ne cessera pas d'«égratigner» Vitet en faisant l'éloge des hommes de terrain; quant à Mérimée, il aura la prudence de lui demander conseil avant sa première tournée. Avec Guizot puis Salvandy se met en place le contrôle étatique des sociétés savantes. L'expansion de l'antiquarisme provincial est régulière de 1831 à 1848; la monarchie de Juillet est bien l'apogée du mouvement antiquaire provincial (pp. 195-203), expansion facilement lisible grâce à une «géographie de la province antiquaire» illustrée par deux cartes éloquentes. Cette expansion met en évidence une vocation plutôt provinciale que départementale, impliquant des prises de position qui ne sont pas que symboliques. Se forme alors la représentation ambiguë de l'antiquaire provincial avec la figure du savant fou –

l'Oldbuck de W. Scott (*L'Antiquaire*, 1816) –, ou celle, allégorique, du marchand d'antiquités de *La Peau de chagrin*, sans oublier le pittoresque M. de Peyrehorade dont les obsessions et les divagations bouffonnes sont un condensé des sottises prises sur le fait par Mérimée, lors de sa première tournée d'inspection. À ce propos, Odile Parsis-Barubé, qui a raison d'écarter Jaubert de Passa comme modèle de Peyrehorade, aurait dû s'intéresser au fantasme phénicien du très localement fameux Puigarri, parfait exemple de ces antiquaires retirés au fond de leur province et fort jaloux des savants parisiens. On peut regretter que sur Jaubert ne soient mentionnés ni les travaux de J. Saquer ni les études de C. Réquena. Ces trois échantillons illustrent le processus de construction de l'image de l'antiquaire provincial qui, avant de disparaître dans le dernier quart du siècle, resurgit avec les deux amateurs de Flaubert.

- 4 Dans la réalité, les antiquaires provinciaux, souvent de véritables érudits, se sont passionnés pour l'histoire locale qu'ils s'approprient. La troisième partie les montre à l'œuvre: dans leurs excursions archéologiques, dans leur pratique de la fouille et de l'archive, dans la constitution de leur bibliothèque ou de leurs collections. L'exploitation des sources locales les conduit à une relecture des temps historiques qui aboutit à une classification chronologique. C'est le cas des antiquaires normands (Caumont, Le Prévost) qui tentent d'ériger les traits stylistiques du gothique dans la France de l'Ouest en modèle applicable à l'architecture médiévale. Leurs démarches sont nombreuses et variées, comme le montrent les pages sur l'archéologie funéraire avec les essais de datation des tombes franques en Picardie par le docteur Rigollot (1850) ou, à l'aube des années 1860, les recherches de l'abbé Cochet en Normandie et du chanoine Haigneré dans le Boulonnais. Pour ce qui est de l'invention de la préhistoire par Boucher de Perthes, autre belle figure de l'antiquaire provincial (pp. 346-359), Odile Parsis-Barubé, tout en reprenant l'exposé d'È. Gran-Aymerich, C. Cohen et J.-J. Hublin sur les origines romantiques de l'archéologie, rattache les recherches des premiers préhistoriens aux pratiques de l'antiquarisme et explique l'accueil que les milieux antiquaires du Second Empire, lesquels ne furent pas tous anti-préhistoriens, réservèrent à ce bouleversement scientifique. Ce qui caractérise l'antiquaire de province, c'est sa conception du travail historique comme entreprise de fractionnement – d'où la prolifération des monographies – qui vise à toujours privilégier le local, souvent le territoire natal, dans un souci qui rejoint en partie celui de l'État demandant à l'inspecteur général des monuments historiques de rencontrer «les personnes qui s'occupent de recherches relatives à l'histoire de chaque localité», selon l'expression de Guizot. C'est d'ailleurs ce que fera Mérimée qui, tout en raillant parfois leurs excès ou leurs imprudences, veillera à entretenir de bonnes relations avec les érudits et antiquaires locaux, Henry à Perpignan, Aymar au Puy, Clair à Arles, Tournel fils à Narbonne, Requier à Avignon, etc., dont les travaux et le rôle auraient mérité quelques lignes. On se limitera au Roussillon où les antiquaires locaux furent très actifs: Henry a collaboré aux *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires* et adressé plusieurs rapports au Comité historique des Arts et Monuments, sur les fouilles de Ruscino, les antiquités de Cerdagne, ainsi qu'un mémoire sur le théâtre et l'amphithéâtre d'Arles reçu par Mérimée; Jaubert de Passa a adressé plusieurs communications au Comité des Arts et Monuments où elles furent discutées par Taylor, Lenoir, Didron et Lassus; Renard de Saint-Malo, ancien sous-préfet de Céret, etc. Cette méthode du fractionnement et de la parcellisation, peut-on l'interpréter comme une «promotion de l'insignifiant, voire du dérisoire» (p. 376)? Un dérisoire tout relatif quand on mesure l'apport de l'antiquarisme à la découverte des cultures régionales (pp.

399-412) ou lorsqu'on sait comment la science archéologique officielle a tiré parti des recherches et des découvertes réalisées par les antiquaires de province. Le traitement de l'histoire locale, notamment dans les années 1830-1870, invite à poser la question des rapports de l'antiquaire et de l'historien. Les Lumières les avaient opposés, au prétexte que le second s'interrogeait sur la causalité alors que le premier faisait de l'érudition une fin en soi. Force est de constater qu'avant que leur amateurisme ne soit marginalisé ou dévalorisé au début des années 1870, les représentants de la «province antiquaire», des plus éminents aux plus modestes, ont participé à la conquête du passé et donc à la promotion de l'histoire de la civilisation.